

MIHAIL D. PETRUŠEVSKI

wa-na-so-i ET LE PROBLEME DE LA PALATALISATION
EN GREC MYCENIEN

La solution du problème de la palatalisation en grec mycénien¹, comme il est évident, doit découler des matériaux écrits, mycéniens. Tant qu'on n'a pas d'identifications sûres des mots, noms et toponymes dans les textes mycéniens, on ne pourra résoudre le problème en question avec une certitude absolue. Nous avons donc à poursuivre une espèce de travail qu'avait eu M. Ventris devant lui-même avant le déchiffrement du linéaire B: celui de résoudre le problème des véritables valeurs phonétiques des syllabogrammes mycéniens, dans notre cas de ceux désignant les anciennes syllabes palatales et palatalisées. Tout cela pourrait nous sembler déjà banal, parce que nous croyons agir justement de cette manière-ci et que notre méthode scientifique est bonne et infaillible. Pourtant, il y a dans nos traitements, dans une partie de nos identifications, dans la méthode appliquée, quelque

¹ Quand j'ai décidé de proposer une communication sur le problème de la palatalisation en grec mycénien, je dois reconnaître que c'était surtout le rapport de G. R. Hart (sur le même problème) qui m'y a incité (v. G. R. Hart, «The effects of the palatalization of plosives in Mycenaean Greek», *Cambridge Colloquium*, pp. 125-134). L'affirmation de G. R. Hart (*ibidem*, p. 126 sous 3 C) que je suis, moi aussi, un partisan de la thèse des affriquées, à savoir que i.-e. *ky* est devenu une affriquée en grec mycénien représentée seulement par *z* (où l'on cite mon article de *ŽA*, 1963, pp. 299-312) n'est pas exacte. Je ne me suis jamais engagé à une chose semblable ni dans l'article en question ni dans aucun autre. Dans l'article cité, j'ai parlé à plusieurs endroits des palatales *gy*, *ky* et *khy*, et jamais celles-ci n'ont été appelées par moi des «affriquées». Cela découle de cette citation, prise de mon article (p. 308): «Cependant, les Grecs de l'époque mycénienne ... distinguaient, peut-être exactement, les sifflantes et les palatales, ce que l'on ne pourrait dire des vélares se trouvant devant *y* (*i* consonne et, peut-être même, voyelle) et *e* (cf. *a-ke-ti-ri-ja* : *a-ze-ti-ri-ja* et *ke-i-ja-ka-ra-na* : *ze-i-ja-ka-ra-na*)». Mais je serais injuste envers L. R. Palmer si je ne disais que je suis, concernant ce problème, un partisan conséquent de sa théorie.

chose d'incorrect quand on ne peut arriver à une opinion commune. C'est un exemple caractéristique et pour ainsi dire classique d'un tel traitement que représente l'identification des formes *wa-na-so-i*, *wa-na-se-wi-ja*² et *wa-na-se-wi-jo*, auxquelles on devrait ajouter aujourd'hui la forme *wa-na-si-ja-de*³.

Lors de la publication des inscriptions de la série Ta de Pylos, avant que les textes de la série Fr fussent publiés par E. L. Bennett, M. Ventris, resp. les auteurs de *Documents* proposèrent la première identification de la forme *wa-na-se-wi-ja* la faisant dériver du thème grec de ῥάνασσα . En effet, ils avaient déjà connu les formes *wa-na-so-i* et *wa-no-so-i*, comme on peut le voir à la page 411 de *Documents*.

Après la publication des textes de la série Fr de Pylos, il devint évident qu'on devait partir de la forme *wa-na-so-i* comme fondamentale pour interpréter la forme *wa-na-se-wi-ja* et celle nouvellement parue *wa-na-se-wi-jo*. Cependant, pour pouvoir y reconnaître le mot grec ῥάνασσα , il ne restait que d'y supposer un datif duel *wanasso(i)in*. D'autre part, étant donné que les textes de la série Fr se rapportent au culte, L. R. Palmer croyait et, comme il paraît, il croit encore que sous *wa-na-so-i* = *wanasso(i)in* il faut entendre les deux déesses («souveraines», «dames») Déméter et Coré (Perséphone) du culte d'Arcadie. C'est ainsi que fut créée la théorie de Poséidon et des «deux Dames», partant de l'interprétation du texte de PY Fr 1219 (*wa-na-so-i po-se-da-o-ne...* = «aux deux souveraines [et] à Poséidon»), où l'absence de la conjonction *qe* («et») fut interprétée comme une asyndète. De pareilles asyndètes se trouveraient par conséquent en Fr 1222, 1227, 1235.1 et 2 (dans le dernier texte, on aurait en outre «trois souveraines» étant donné qu'à côté des «deux *wanassō*» apparaît une *po-ti-ni-ja* = Πότινια !)⁴.

Le typique de ces textes est que le terme «souveraine», «reine» (= ῥάνασσα ?) ne se trouve jamais employé au singulier, mais

² Pour tout ce qui concerne les différentes hypothèses et identifications de *wa-na-so-i* et de ses dérivés proposées jusqu'à 1963, v. Baumbach, *Studies*, A. Morpurgo, *Lexicon*, s. u. *wa-na-so-i*, et mon article «Discussions mycénologiques», *ŽA* 12, loc. cit.

³ Voir H. Mühlestein, *Gnomon* 35, 1963, p. 279.

⁴ Voir actuellement L. R. Palmer, *Interpretation*, pp. 249 ss.

toujours *au datif duel et en asyndète*. Il faut, d'autre part, remarquer que dans le culte cité de l'Arcadie (chez Pausanias 8.37.9) 1^o ce n'est que Coré qui porte l'épithète «Dame» sans que cela se rapporte à Déméter, 2^o que le terme ῥάνασσα n'y est employé pas même une seule fois ni au duel ni au singulier, mais toujours c'est Coré qui est appelée Δέσποινα «Dame» («Maîtresse», «Souveraine»), ce qui est, selon toute apparence, un nom cultuel. Le culte, cependant, fut depuis toujours extrêmement conservateur: si dans le culte les deux déesses étaient appelées «souveraines» (**wanassō*), il serait difficile de changer leur nom cultuel et le remplacer par le terme Δέσποινα «Dame» («Maîtresse»), lequel d'après le texte de Pausanias ne se rapporte qu'à Coré.

Envisageons, cependant, l'identification de *wa-na-so-i* = *wanasso(i)in* du point de vue phonétique, morphologique et étymologique.

On sait par les dictionnaires étymologiques que le mot grec (ῥ)ῥάνασσα est dérivé du thème plus court **wanak-* (et non pas de **wanakt-*!) par le suffixe *-ya* = *-ya*, c.-à.-d. que la troisième syllabe de ῥάνασσα contenait la palatale *ky*. D'après L. R. Palmer, on doit avoir, dans des cas semblables, un syllabogramme de la série *z-* (*za*, *ze*, *zo*) en grec mycénien resp. en linéaire B. C'est le même L. R. Palmer, par exemple, qui critique l'identification de la forme *pa-sa-ro* (de PY Ta 716.1) avec le grec πάσσαλος soulignant que la syllabe *sa* de *pa-sa-ro* ne pourrait nullement provenir d'une ancienne palatale *kya* et proposant pour *pa-sa-ro* une identification ψάλω «necklaces» (resp. «chairs» ou «chain»)⁵. En même temps, J. Taillardat⁶ arriva, indépendamment, presque à la même solution, à savoir *pa-sa-ro* = ψάλω «boucles» (de ceinture), offrant une variante de sens qui est due à l'ambiguïté du texte provenant de l'absence de l'idéogramme. Quoiqu'il en soit, les deux mycénologues partent de la phonétique mycénienne et ils reconnaissent qu'une ancienne palatale *kya* ne pourrait se cacher sous le syllabogramme *sa*, étant donné que la forme my-

⁵ Voir L. R. Palmer, *op. cit.*, p. 358 (je souligne ses mots: «The example of *za-wete* = $\text{κιάφετες} > \text{τήτες, σᾶτες}$ (see p. 305) shows clearly that the medial consonant group represented by σσ/ττ in πάσσαλος/πάτταλος from **pakjalos* would have been written *pa-za-ro* in the Linear B script...»).

⁶ Voir ses «Notules mycénienes», *REG* 73, 1960, pp. 5 ss.

cénienne devrait être écrite **pa-za-ro* si elle représentait le mot grec πόςσαλος. Laissant à part les détails de l'identification, comme par ex. si ψάλω représente plutôt des «boucles» que des «colliers», les deux mycénologues ont posé, d'une manière tout à fait claire, le problème des palatales et de leur notation en grec mycénien prenant, tous les deux, la même attitude, à savoir que les phonèmes palataux —non seulement *dy*, *gy* et *y-*, mais aussi *ky* (!)— étaient notés par les syllabogrammes de la série *z-* (par *za*, *ze*, *zo*) en grec mycénien, resp. en linéaire B.

C'est justement pour cela qu'il m'est difficile de comprendre l'insistance de L. R. Palmer sur l'identification de *wa-na-so-i* = *wanasso(i)in*. En effet, il a reconnu cette contradiction et il a essayé de la résoudre en supposant: 1° soit que l'étymologie fixée de φάνασσα < **wanakya* n'est pas exacte et qu'une dérivation du thème plein **wanakt-* est préférable (ce qui est, bien entendu, erroné, car la forme mycénienne devrait, dans ce cas, être conçue **wanaxa*), 2° soit que la «terminaison» *-assa* (!), obtenue à l'origine du contact de thèmes en *-ak-* et du suffixe *-yə*, fut plus tard isolée en un suffixe particulier (il faut remarquer, ici aussi, qu'un suffixe *-assa*, conçu de cette façon-ci, devrait donner *-akya* = *-a-za* en grec mycénien et qu'il serait ainsi généralisé et ajouté aux thèmes nominaux). Il est évident que la contradiction n'est pas éliminée. Pourtant *wa-na-so-i*, *wa-na-se-wi-ja* et *wa-na-se-wi-jo* continuent à servir d'exemples en faveur de la thèse des affriquées resp. des sifflantes (fortes), à savoir que les palatales en grec mycénien étaient déjà transformées en affriquées et qu'elles avaient commencé à passer en sifflantes (fortes) étant notées par les syllabogrammes *sa*, *se*, *so*.

Je crois que L. R. Palmer tient encore à sa thèse des palatales mycéniennes, établie il y a à peu près quinze ans⁷, si l'on juge d'après ce qu'il a dit dans *Interpretation* (pp. 36 s.). Il faut dire

⁷ Voir son rapport «Observations on the Linear 'B' tablets from Mycenae» dans *BICS* 2, 1955, pp. 41 ss. (je souligne: «Now the signs transcribed by Ventris as *za*, *ze*, *zo*, that is to say with their equivalent values in Classical Greek, were in Mycenaean times more probably palatalized stops. This is indicated by the interchange of *ke* and *ze*... Now such an interchange would be unthinkable if sign *74 had the classical value... I suggest that all the signs of this series be given values of palatalized stops: *k'e*, *k'o* etc.»).

que cette thèse représente une théorie révolutionnaire très importante pour le domaine de la phonétique grecque. Si l'on pouvait prouver que les syllabogrammes du linéaire B, conventionnellement notés par *za*, *ze*, *zo*, désignaient, en grec mycénien, des phonèmes palataux et des vélaires et labiovélares palatalisés, L. R. Palmer aurait eu le mérite d'avoir fait une découverte remarquable dans le domaine de la mycénologie et de la linguistique en général. Cela voudrait dire que les palatales en grec mycénien n'auraient pas subi de transformation dès l'époque indo-européenne.

Le même L. R. Palmer croyait, d'autre part, que la forme cnossienne *85-*u-te* pouvait être identifiée avec **syawetes* «this year», supposant que le processus de la transformation des palatales en sifflantes avait déjà commencé dans le dialecte mycénien de Cnossos, qui est, d'après lui-même, plus récent que celui de Pylos (!)⁸. J. T. Killen⁹, cependant, démontra que la forme cnossienne de l'adverbe en question est la même qu'à Pylos *za-we-te*. D'autre part, il est presque certain, après ce que J.-P. Olivier a montré, que le syllabogramme *85 désignait une syllabe commençant par *a-*, qui serait selon toute apparence la diphtongue *au*¹⁰. La forme cnossienne *85-*u-te* vaudrait donc, selon toute apparence, *au-we-te* = *auwetes* (cf. Hésych. *s. u.* αὐτετός· αὐτοετός). Le mycénien *kyawetes*, noté à Cnossos ainsi qu'à Pylos *za-we-te* avait en grec mycénien toujours la même valeur phonétique qui n'était nullement **syawetes* ni **sawetes*.

Il ne reste donc aucun autre exemple sauf *wa-na-so-i* avec ses dérivés où l'on pourrait avoir des syllabogrammes de la série *s-* employés pour noter d'anciennes palatales. Cependant, pour qu'un mot ou un groupe de formes dérivées d'un thème quelconque puisse servir d'exemple d'une propriété ou d'un phénomène, surtout quand il s'agit de textes se trouvant encore à la phase de recherche, il est nécessaire que la forme donnée soit tout à fait claire, qu'elle offre dans tous les endroits où elle apparaît un sens clair et indubitable et qu'elle ne présente pas de problème étymologique.

⁸ Voir *Interpretation*, p. 22.

⁹ Voir *Nestor*, p. 258 (de 1.6.1963).

¹⁰ Voir *BCH* 91, 1967, pp. 371 ss.

C'est justement le contraire qui arrive aux formes *wa-na-so-i*, *wa-na-se-wi-ja*, *-jo* surtout du point de vue phonétique, morphologique et syntaxique. Quant aux difficultés phonétiques de l'identification de *wa-na-so-i* = *wanasso(i)in*, outre ce qu'on a dit ci-dessus, il faut ajouter encore que le mot ῥάνασσα , s'il était employé dans nos textes mycéniens, devrait avoir la forme **wa-na-za* en linéaire B. S'il y avait des formes dérivées de ῥάνασσα , elles devraient avoir à la troisième syllabe un syllabogramme de la série *z-* en grec mycénien, resp. en linéaire B. Si la forme myc. *za-we-te* est bien identifiée avec *kyawetes* (= $\sigma\tilde{\alpha}\tau\epsilon\varsigma$, $\sigma\tilde{\eta}\tau\epsilon\varsigma$, $\tau\tilde{\eta}\tau\epsilon\varsigma$), et nous savons tous que c'est une découverte de L. R. Palmer, et si l'identification du myc. *pa-sa-ro* avec le grec πάσσαλος ne peut être acceptée pour des raisons phonétiques (*sa* au lieu de *za*!), l'identification avec ψάλω , proposée par J. Taillardat et L. R. Palmer, étant du point de vue phonétique tout à fait convaincante, il est évident que l'identification de *wa-na-so-i* avec **wanasso(i)in* n'est pas tout à fait correcte du point de vue phonétique (*so* pour *zo* de *kyo*!).

En ce qui concerne la morphologie de *wa-na-so-i*, il faut dire que E. Risch¹¹ partant des formes correspondantes du duel dans le dialecte arcadien ($\text{τοῖς Κράναιον, ἰμ μέσων τοῖς Διδύμοιον, Τυνδαρίδαιος}$) et de *du-wo-u-pi*, la seule forme d'un cas oblique du duel en grec mycénien expliquée par M. Lejeune¹² comme dérivée d'un cas oblique duel **duo(i)u-* par la désinence de l'instrumental *-φι*, a montré que *wa-na-so-i* ne peut représenter un cas oblique duel. Partant, cependant, de la terminaison *-o-i*, on voit que la forme citée appartient au groupe de formes du datif-locatif pluriel en *-o-i* des thèmes en *-o-* qui apparaissent aussi dans la série Fr de Pylos (*a-pi-go-ro-i*, *di-pi-si-jo-i*, *pa-ki-ja-ni-jo-i*, *we-a₂-no-i*; cf. *pa-si-te-o-i*, etc.) et qui correspondent aux formes en *-a-i* du dat.-loc. pl. des thèmes en *-a* (*a-ke-ti-ri-ja-i*, *ka-ta-ra-i*, *po-ra-i*, *te-pa-i*, etc.). Or, *wa-na-so-i* ne représente aucun cas de ῥάνασσα .

On a récemment proposé une hypothèse qui part du même thème **wanak(t)-*. M. Gérard-Rousseau¹³ voit dans *wa-na-so-i* un

¹¹ Voir *SMEA* 1, 1966, pp. 57 s.

¹² Voir *Mémoires*, p. 168.

¹³ Voir sa monographie *Mentions*, p. 240.

dat. pl. d'une désignation de lieu (τὰ) ἑνάσσα «le palais». A la même solution est arrivé K. Wundsam¹⁴. Il critique et rejette l'hypothèse de S. Luria selon laquelle *wa-na-so-i* serait une désignation de lieu (à savoir un locatif pluriel) par cette remarque: «Der Vorschlag S. Ja. Luria's, *wanasoi* als NL und *wanasewijo* als Ethnikon dazu aufzufassen, hat viel für sich, doch kann es sich bei *wanasoi* nicht um einen Ort *sensu stricto* handeln, da sonst der Allativ auf *-de* stehen müsste...». Mais, son hypothèse d'une signification de «palais» («Palast») ou «état aulique» («Hofstaat») ne signifie-t-elle pas à la rigueur une désignation de lieu?

En ce qui concerne sa critique de mes interprétations et sa référence à G. R. Hart¹⁵, on pourrait dire qu'elles sont du même genre et qu'elles contiennent la même contradiction non résolue de «NL *sensu stricto*» (!), sans parler de la contradiction capitale de sa solution provenant de l'inconsistance de son identification du point de vue phonétique et étymologique. Son insistance ainsi que celle de G. R. Hart sur une graphie *so* pour *kyo* et *se* pour *kye* en grec mycénien ne se fonde que sur le groupe de *wa-na-so-i*, ce qui contredirait les exemples *za-we-te* (**syawete* étant fictif!) = *kyawetes* et *ka-zo-e* = *kakyohes*. Pour pouvoir conclure que la palatale *ky* était déjà passée à *s* ou *ss* en grec mycénien, on aurait besoin d'exemples tout à fait sûrs, de formes identifiées avec certitude, d'identifications non problématiques, étant donné que *pa-sa-ro* n'est pas πάσσαλος mais ψάλω et que **s(y)a-we-te* (= *za-we-te*?) était une hypothèse erronée.

On sait d'ailleurs qu'un adjectif mycénien dérivé du thème **wanakt-* existe sous la forme *wa-na-ka-te-ro*, *-ra*. Il est connu non seulement à Pylos, mais aussi à Cnossos et Thèbes. On pourrait s'attendre même à une forme de l'adjectif cité employé substantivement **wa-na-ka-te-ra* = **wanaktera* «le palais», dont le grec de l'époque postérieure a le substantif ἀνάκτορα. L'adjectif secondaire ἀνακτόριος, employé une fois chez Homère (ο 397), est un dérivé de ce substantif. Le vocalisme *-o-* dans la troisième syllabe de ἀνάκτορον pourrait être interprété par une assimilation vocalique à la finale accentuée *-ó-* de la forme primitive ἑνάκτε-

¹⁴ Voir sa dissertation inaugurale *Die politische und soziale Struktur in den mykenischen Residenzen nach den Linear B Texten*, Wien 1968, pp. 28 ss. et p. 47.

¹⁵ Voir l'article cité de *Cambridge Colloquium*, p. 131.

ρός, -ρόν, comme elle devait être conçue (cf. ἄριστερός, δεξιτερός, etc.) et non pas de φανάκτερος, comme elle est transcrite par quelques-uns des mycénologues. Et que nous reste-t-il à dire des transcriptions *wanakants* (*sic!*) pour *wa-na-ka* (= φάναξ) et *wanakanterā* (!!) qu'a adoptées¹⁶ le même K. Wundsam (à la page 24 de sa dissertation)?

L'insistance continue d'un certain nombre de mycénologues et d'autres linguistes pour trouver dans les syllabogrammes mycéniens conventionnellement notés par *za*, *ze*, *zo* les mêmes valeurs phonétiques qu'on a dans la plupart des dialectes grecs de l'époque postérieure, à savoir des affriquées ou bien des sifflantes (fortes) ζ et σσ ou ττ (avec une valeur phonétique plus ancienne *dz* et *ts*) montre, dans ce détail aussi, que certains linguistes, même parmi les mycénologues, croient que le dialecte achéen de l'époque mycénienne était plus proche des parlers grecs postérieurs. L'utilisation de telles conclusions prématurées en faveur d'une théorie construite avant le déchiffrement du linéaire B n'est pas tout à fait correcte; c'est précisément le chemin inverse qu'on devrait prendre: confirmer d'abord, s'il est possible et aussi d'une manière très précise, la situation phonétique du grec mycénien et, dans le cas concret, celle du consonantisme, la vraie nature et la véritable valeur des vélaires, labiovélares et dentales palatalisées, et seulement après cela vérifier les différentes hypothèses et théories proposées pour tirer des conclusions définitives.

Le fait qu'on a découvert dans les formes mycéniennes contenant des syllabogrammes du linéaire B *17, *20 et *74 des mots grecs avec la consonne ζ et, moins souvent, σσ ou ττ à l'endroit où se trouvent les syllabogrammes cités, a fait croire à la plupart des mycénologues et des linguistes qu'il s'agissait de phonèmes identiques ou très proches des affriquées grecques ζ

¹⁶ C'était S. Luria le premier qui avait proposé les identifications *wa-na-ka* = *wanakants* et *wa-na-ka-te-ro*, *-ra* = *wanakanteros*, *-ra* croyant que *wanakants* était un participe présent de *wanakami* (voir son article «*Wanaka, wanakato*» dans *Glotta* 40, 1962, pp. 161 s.), hypothèse peu convaincante étant donné que le substantif *wanax* (avec les thèmes *wanakt-* plein et *wanak-* réduit) était la base, et le verbe devait représenter un dérivé dénominal formé du thème nominal (*wanakt-* ou *wanak-*) comme on peut le voir dans la forme classique de ce verbe dénominal (φ)ἀνάσσω de **wanak-y-ō*.

(= *dz*) et $\sigma\sigma/\tau\tau$ (= *ts*) et des ultérieures sifflantes (fortes) ζ (= *z*) et $(\sigma)\sigma$ (= *s*).

Quelques-uns des mycénologues, partant des syllabogrammes mycéniens conventionnellement notés par *za*, *ze*, *zo* et de leur coïncidence avec ζ et $\sigma\sigma/\tau\tau$ des mots grecs correspondants, supposaient que leurs véritables valeurs phonétiques étaient *dz* et *ts* (resp. *z* et *s*) sans se poser la question de leur évolution, quand on sait qu'il s'agit d'une langue antérieure de cinq ou six siècles au plus ancien texte grec noté par l'écriture alphabétique. Durant plus d'un demi millénaire, il pouvait apparaître dans le même dialecte de grands changements dans la phonétique; et la palatalisation est précisément un tel phénomène phonétique où apparaissaient en étapes, chez les diverses langues indo-européennes, et non seulement chez celles-ci, des modifications quelquefois fondamentales, comme on peut le voir dans les groupes indo-iranien et balto-slave, dans l'arménien, le thrace, l'albanais, puis dans l'italien et les autres langues romanes.

Dans la détermination du sens de la forme *wa-na-se-wi-ja* et plus tard de *wa-na-so-i*, on est parti de l'apparente ressemblance des syllabes initiales *wa-na-se-* et *wa-na-so-* avec le mot grec postérieur ῥάνασσα , quoique ῥάνασσα ne comporte pas à la troisième syllabe un *s* primitif ni un *s* venu de *t* (de *ty* ou de *thy* ou de *tw*), mais une géminée $\sigma\sigma$ venue de *ky* (non de *kty*!) et bien que les vélaires *g*, *k*, *kh* et les labiovélares *g^w*, *k^w*, *kh^w* suivies de la palatale *y*, dans nos textes mycéniens, soient notées d'ordinaire par des syllabogrammes de la série *z-* (cf. *za-we-te*, *ka-zo-e*).

Je croyais donc et je considère aujourd'hui encore que l'identification proposée de *wa-na-se-wi-ja* et de *wa-na-so-i*, comme provenant du thème de ῥάνασσα ou de **wanak(t)-*, n'est pas correcte, ni adéquate du point de vue phonétique et non seulement à cet égard. Quant aux résultats que j'ai atteints il y a sept ans, voir mon article «Discussions mycénologiques» dans *ZA* 12, 1962 (1963), pp. 293-312.

Prenant en considération les remarques¹⁷ faites par rapport à mon interprétation de *wa-na-so-i*, compris comme un locatif pluriel d'un toponyme, tandis que les noms de lieux dans la série

¹⁷ Voir G. R. Hart, *loc. cit.*, et K. Wundsam, *loc. cit.*

Fr se trouvent presque tous sous la forme de l'allatif en *-de*, on pourrait aujourd'hui admettre encore une possibilité, celle d'y voir un datif pluriel d'un nom de fête (ou de cérémonie). Si l'on envisage les textes de la série Fr où apparaissent les formes *wa-na-so-i*, *di-pi-si-jo-i* et *pa-ki-ja-ni-jo-i*, on pourrait conclure qu'une désignation de fête (resp. de cérémonie) n'en est pas exclue. Une fête (ou cérémonie) **di-pi-si-ja* (= Δίψια) serait non seulement possible, mais peut-être même préférable (cf. le nom du mois thessalien Δίψιος de Pharsale¹⁸). *di-pi-si-jo-i* (= Διψίοι) vaudrait donc «pour la fête (resp. la cérémonie) des Δίψια». Un nom de fête **pa-ki-ja-ni-ja* fut proposé par moi, il y a dix ans, justement par rapport à la forme du dat. pl. *pa-ki-ja-ni-jo-i* (de Fr 1216), dans *ζΑ* 9, 1959, p. 84 («pour la fête de *Σφαγιάνια»); cf. le nom du mois *pa-ki-ja-ni-jo* (*pa-ki-ja-ni-jo-jo me-no* dans Fr 1224). De la même manière serait possible un nom de fête (resp. cérémonie) **Fάρνασα*; le dat. pl. *wa-na-so-i* = *Fαρνάσοι* vaudrait donc «pour la fête (resp. cérémonie) de *Fάρνασα» — un nom de mois **wa-na-so* = **Fάρνασος* ou bien **wa-na-si-jo* = **Fαρνάσιος* n'étant pas attesté jusqu'à présent (mais le mois d'Argos Ἄρνειος serait peut-être comparable; cf. les Ἄρνηδες ἡμέραι de la même région, dont nous avons parlé plus clairement dans *ζΑ* 12, pp. 311 s.).

Quoi qu'il en soit, il faut partir, dans l'interprétation de *wa-na-so-i* et de ses dérivés, du thème grec *φάρν-* resp. *Fαρνασο-* «agneau» et non de *Fάνασσα* ni de *φάναξ* «souverain(e)». Cela devient surtout évident si l'on rapproche la forme *wa-na-si-ja-de* (corrigée par H. Mühlestein de *wa-na-si-ja-ke*, leçon de E. L. Bennett; J. Chadwick y a proposé la leçon *wa-na-si-ja-[.]*). *wa-na-si-ja-de* (de PY Vn 851.7), comme il est déjà établi, représente un nom propre au datif singulier. Ce serait donc un nom propre féminin (au dat. en *-άδει*) du type des noms grecs en *-άς*, *-άδος* tel que Ἄπολλωνιάς, Ἡρωδιάς, Ὀλυμπιάς, etc. Il est un dérivé du même thème *Fάρνασο-*, élargi par le suffixe *-ιάδ-* (un thème secondaire *φάρνασιο-* n'étant pas exclu).

Le fait que dans *wa-na-si-ja-de* ainsi que dans les formes déjà

¹⁸ Voir Y. Béquignon «Etudes thessaliennes (La stoa de Pharsale et les Leoni-daia)», *BCH* 59, 1935, pp. 515 et 518; cf. F. R. Adrados «*Di-pi-si-jo-i* y el mes Dipsio de Farsalo», dans *Minos* 9, 1968, pp. 187-191.

traitées (*wa-na-so-i* et *wa-na-se-wi-ja, -jo*) il y a toujours et régulièrement un syllabogramme de la série *s-* (*se, si, so*) et jamais *ze* (resp. *ke*), *ki* ou *zo* à la troisième syllabe, que toutes ces formes ne se rencontrent que dans les inscriptions de Pylos et jamais dans celles de Cnossos, de Mycènes et d'ailleurs et que dans tous les textes mycéniens n'apparaît jamais une forme **wa-na-sa* ni la forme attendue **wa-na-za* (= $\text{F}\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\sigma\alpha$), tout cela montre d'une manière claire et indubitable que le thème de toutes ces formes pyliennes commençant par *wanas-* n'est pas **wanak(t)-*, mais un **warnaso-*, resp. $\text{F}\acute{\alpha}\rho\nu\alpha\sigma\sigma\omicron\varsigma$, $-\sigma\alpha$ (cf. $\text{K}\rho\acute{\iota}\alpha\sigma\sigma\omicron\varsigma$, $\text{I}\pi\pi\alpha\sigma\sigma\omicron\varsigma$). C'est un thème élargi par le suffixe préhellénique *-aso-* du thème primitif $\text{F}\alpha\rho\nu-$ dont nous avons un dérivé dans la désignation de lieu *wano-jo wo-wo* de Pylos (gén. sg. d'un nom propre $\text{F}\acute{\alpha}\rho\nu\omicron\varsigma$ «agneau», «bélier»). Ce n'est peut-être pas un simple hasard que dans la «Borne du Bélier» se trouvent 345 béliers (v. PY Cn 40.1-4). D'un thème élargi par le suffixe diminutif *-ísko-* on a peut-être le nom propre *wa-ni-ko* = $\text{F}\alpha\rho\nu\acute{\iota}\sigma\kappa\omicron\varsigma$ d'un forgeron de Pylos (Jn 478.4) et du même thème élargi par le suffixe composé *-ata+io-* on a le nom propre *wa-na-ta-jo* = $\text{F}\alpha\rho\nu\alpha\tau\alpha\acute{\iota}\omicron\varsigma$ de Pylos et de Cnossos. Le thème $\text{F}\alpha\rho\nu-$ «agneau (bélier, mouton)» est populaire aussi dans l'onomastique des Achéens de l'époque postérieure; outre $\text{A}\rho\nu\alpha\acute{\iota}\omicron\varsigma$, $\text{A}\rho\nu\epsilon\omicron\varsigma$, $\text{A}\rho\nu\acute{\iota}\alpha\varsigma$, $\text{A}\rho\nu\iota\pi\pi\omicron\varsigma$, $\text{A}\rho\nu\acute{\iota}\sigma\kappa\omicron\varsigma$, $\text{A}\rho\nu\omicron\kappa\lambda\eta\varsigma$, $\text{A}\rho\nu\omicron\varsigma$, (F) $\text{A}\rho\nu\omega\nu$ (Pape-Benseler, s. *uu*); cp. les noms pamphyliens $\text{F}\acute{\alpha}\rho\nu\omicron\pi\alpha$ (ς) et $\text{F}\acute{\alpha}\rho\nu\eta\varsigma$ ($\text{F}\acute{\alpha}\rho\nu\iota\tau\omicron\upsilon\varsigma$)¹⁹.

D'après H. Mühlestein²⁰ on aura une nouvelle leçon (dans PY Ad 686) *-ta-ra-za-po-ro* = $\text{t}\alpha\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha\pi\acute{o}\rho\omicron\varsigma$; ce serait l'unique exemple de *za* = *khya*; malheureusement la leçon en est trop incertaine. Au contraire, les leçons *zo-wa* et *e-pi-zo-ta* (de KN X 984.2b) sont tout à fait sûres. A la suite de l'analyse du texte de la tablette citée, voilà les résultats auxquels je suis arrivé:

Les deux formes, *zo-wa* et *e-pi-zo-ta*, apparaissent dans la même tablette cnossienne qui est d'ailleurs mutilée (il n'en existe que le fragment moyen). Le texte de la tablette, revu, corrigé et complété par E. L. Bennett, est le suivant:

¹⁹ Voir G. E. Bean dans *JKF* 2, 1953/54, pp. 201 ss.; cf. Scherer, *Handbuch* II, p. 189, et A. Heubeck, *IF* 66, p. 80.

²⁰ *Op. cit.*, pp. 278 s.

X 984.1 *e-re]-pa-te*, *de-de-me-na* (*ke-ke-me-na* d'après J. Chadwick)

.2a

.2b *zo-wa*, *e-pi-zo-ta*, *ke-ra*, *de-de-me-na* (*ke-ke-me-na* d'après J. Chadwick)

Si l'on part du texte corrigé et complété, on verra que l'inscription pourrait se rapporter à une série de chars. La suggestion de J.-P. Olivier pour une nouvelle classification de la tablette à la série Se se fonde surtout sur le fait qu'elle fut écrite par le même scribe («127») qui a écrit presque toutes les tablettes de la série Se. L'accord de ces données, les expressions semblables apparaissant dans la tablette citée et les séries Sa de Pylos et So de Cnossos, d'une part, et le fait que la tablette est écrite par le même scribe qui a écrit les textes de la série Se, de l'autre, parlent en faveur de l'appartenance du texte à une série relative aux chars²¹. On aurait donc affaire à des mots d'un domaine technique, dans le cas concret, à des mots appartenant à la terminologie des chars. Par conséquent, les deux mots —*zo-wa* et *e-pi-zo-ta*— semblent désigner des parties d'un char ou bien de la roue. Je pense à *σῶτρον* et à *ἐπίσωτρον*, dans une terminologie plus ancienne, c.-à-d. dans des formes plus primitives et un peu différentes des formes classiques du point de vue du thème et de la suffixation.

L'étymologie de *σῶτρον* et de *ἐπίσωτρον* est depuis longtemps connue et confirmée par les linguistes modernes: les deux mots sont dérivés du thème verbal *συ-/σευ-/σου-/σω(φ)-*, noté dans les composés (chez Homère et les autres poètes) toujours par *-σσ-*. Le double *σσ* y est un signe de son origine palatale, comme on peut voir dans les formes de même racine scr. *cyávate* (= *σεύεται*) et *cyutáh* (= *-σσυτος*). Il dérivent donc du thème i.-e. **kyu-/kyeu-/kyou-/kyō(w)-* «mettre en mouvement rapide», d'où «pousser; lancer; inciter» (v. J. Pokorny, *IEW*, p. 539, et H. Frisk, *GEW*, s. u. *σεύω*). Une telle évolution de sens peut être notée dans gr. *τροχός* «roue», «cercle», qui est un dérivé du verbe *τρέχω* «courir».

Nous croyons donc, d'après ce que nous avons vu ci-dessus, que le myc. *zo-wa* serait la forme ancienne correspondant à une forme classique *σοφά*, *σοή* (cf. Hésych. *σωή· ἔξορμή*). Il serait

²¹ Voir J.-P. Olivier, *Scribes*, p. 77.

comme terme technique employé peut-être au sens de $\sigma\omega\tau\rho\omicron\nu$ «le cercle intérieur de la roue; la jante», tandis que l'autre terme *e-pi-zo-ta* serait la forme primitive $\acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}(\sigma)\sigma\omega\tau\alpha$ correspondant à la forme classique $\acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}(\sigma)\sigma\omega\tau\rho\alpha$ et désignant le «bandage». La graphie par *zo-* pour la syllabe palatale *-kyo-* (> *-σσο-* ou *-σσω-*) en grec mycénien apparaît normale et régulière (cf. *za-we-te* = *kyawetes* et *ka-zo-e* = *kakyohes*).

Si l'identification de ces deux mots est exacte, nous y aurions deux nouveaux exemples du syllabogramme *zo* pour une ancienne palatale *kyo* du thème i.-e. *kyu-/kyeu-/kyou-/kyō(w)-* représenté par le grec classique $(\sigma)\sigma\epsilon\acute{\upsilon}\omega$, $-\sigma\sigma\acute{o}\varsigma$, $(\sigma)\sigma\upsilon-$ et le scr. *cyávate* et *cyutáh*. Ce serait justement l'exemple cherché pour démontrer l'inconsistance de la thèse des affriquées, à savoir que la palatale *ky* en grec mycénien serait devenue une affriquée ou une sifflante (forte) notée par des syllabogrammes de la série *s-*. En même temps ce serait un argument de plus contre l'identification de *wa-na-so-i* avec *wanasso(i)in* (dat. duel de $\phi\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\sigma\alpha$ ou dat. pl. d'un dérivé $*\phi\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\sigma\omicron-$, si un tel dérivé est du tout possible; l'adjectif postérieur, dérivé du thème $*wanakt-$, est $\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}\xi\iota\omicron\varsigma$; cf. le substantif $\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}\xi\iota\alpha$): $\phi\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\sigma\alpha$ ainsi que $*\phi\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\sigma\omicron-$ contiendraient la palatale *ky* à la troisième syllabe qui devrait être notée par des syllabogrammes de la série *z-* (par *za*, *ze*, *zo*) et non par la série des sifflantes, ce qui se confirme par la forme pamphylienne $\Psi\alpha\nu\alpha\psi\alpha$ (où le caractère Ψ de l'alphabet pamphylien représente un *ky* primitif vis-à-vis d'un simple σ provenant de *ty*; cf. $\acute{\omicron}\sigma\alpha$ et $\tau\omicron\mu\alpha\omega\epsilon\sigma\alpha$).

Après tout ce que nous avons vu par rapport à la notation des palatales et des consonnes palatalisées en grec mycénien, on pourrait conclure que les consonnes du grec mycénien notées par les syllabogrammes *za*, *ze*, *zo* en linéaire B ne peuvent représenter ni des sifflantes (fortes) *s(s)* et *z(z)*, ni des affriquées *ts* et *dz* (il est de même peu vraisemblable qu'elles représentent *tš* et *dž*); elles représentent, selon toute apparence, de pures palatales *g'*, *k'* et *k'h* (resp. *gy*, *ky*, *khy*), ce qui se confirmerait par les faits suivants:

1^o Il n'y a pas un seul exemple sûr de notation des syllabes mycénienne palatales *kya*, *kye*, *kyo* (sans parler de *gya*, *gye*, *gyo*) par des syllabogrammes de la série *s-* (par *sa*, *se*, *so*) en linéaire B:

a) les formes myc. *pa-sa-ro* et **s(y)a-we-te* (d'après la lecture erronée de L. R. Palmer) ne rendent pas les mots grecs πάσσαλος et σάφετες, mais les mots ψάλω et αὔφετες (= αὐτοετές Hésych.);

b) les formes *wa-na-so-i* (avec l'erroné *wa-no-so-i*), *wa-na-se-wi-ja*, *-jo* et *wa-na-si-ja-de* n'ont aucun rapport au thème de φάσσα et φάναξ; elles sont, selon toute apparence, dérivées du thème grec φαρν- par le suffixe préhellénique *-aso-*, c.-à-d. d'un nom théopcore Φάρνασος (cf. les dérivés analogues Κρίασος de κριός et Ἴππασος de ἵππος) avec ses dérivés secondaires: le nom propre féminin φαρνασιάς, -άδος et l'adj. φαρνασήφιος, -φία, -ήφιον (le grec postérieur en connaît un toponyme, attesté sous la forme du gén. sg. Ἄρνασο des environs de Milète, attesté dans une ancienne inscription attique²²; d'autre part, deux médaillons de l'empereur romain Vibius Trébonianus Gallus présentent les formes *Arnasi* et *Arnazi*²³), d'où l'on voit que les syllabogrammes *sa*, *se*, *so* et *za*, *ze*, *zo* du linéaire B ne désignaient pas des valeurs phonétiquement proches.

2° La confusion des syllabogrammes mycéniens *ke* et *ze* dans un groupe de mots, tels que *a-ke-ti-ri-ja* : *a-ze-ti-ri-ja* (= ἄκέστρια), *ke-i-ja-ka-ra-na* : *ze-i-ja-ka-ra-na* (= ? Κεῖα Κράνα ?), *a-no-ke-we* : *a-no-ze-we* (= ? Ἄνοργήφει, cf. Ἄνδρόγεως ?), montre d'une manière assez claire que la valeur phonétique du syllabogramme *ze* était tout à fait proche de *ke*, et cela ne pourrait être que dans le cas où le syllabogramme *ze* désignerait des syllabes palatales *g'e*, *k'e*, *k'he* (resp. *gye*, *kye*, *khye*) étant donné que la voyelle *e* a quelquefois la valeur d'une voyelle palatale resp. «palatalisante» (cf. les groupes indo-iranien et balto-slave).

3° Le fait qu'on n'a pas jusqu'à présent découvert un syllabogramme ayant la valeur **zi* en linéaire B pourrait signifier aussi que le grec mycénien n'avait peut-être pas besoin d'un tel signe vu que le syllabogramme **67* du linéaire B désignait

²² Voir Ad. Kirchhoff, *IG I* col. 6 f., no. 22a; cf. H. Bengtson, *Die Staatsverträge des Altertums* III, 1962, no. 151 (à la p. 60, 1.83).

²³ Voir F. Gnechi, *I medaglioni romani*, Milano 1912, II, p. 102; tav. III, 3 et III, p. 50; cf. W. Kubitschek dans *Numism. Zeitschr.* 48, 1915, p. 166, et *RE*, Suppl. VII, col. 49, s. u. *Arnasi(us)* et *Arnazi(us)*.

ki (*gi* et *khi*) de même que *kyi* (resp. *gyi* et *khyi*), ce qui provenait de la nature même de la voyelle *i* qui est évidemment plus palatale que celle de *e*, car toutes les deux (*ki* et *kyi*, resp. *gi* et *gyi*, *khi* et *khyi*) se prononçaient d'une manière à peu près identique.

4° Le fait qu'en linéaire B ne se confondent jamais les syllabogrammes *ke* (resp. *ze*) avec *se* ni *ki* avec *si* (on n'a aucun mot, identifié avec certitude, où la syllabe *ke* resp. *ze* se confondrait avec *se* ou *ki* avec *si*!), confirme une fois de plus, indirectement, la conclusion que par les syllabogrammes *za*, *ze*, *zo*, *ke* et *ki* étaient notés des phonèmes proches, tandis que par la série *sa*, *se*, *si*, *so*, *su* étaient notés des phonèmes d'une nature différente, ce qui empêchait la confusion des derniers avec les précédents.

5° Quoique la dentale sonore *d* devant la palatale *y* se palatalisât toujours en *g'* (resp. *gy*), cela n'arrivait pas chez les dentales *t* et *th* devant *y* (et *i* voyelle), qui donnaient en grec myc. normalement *s* (*t* ou *th+y* > *s*); le traitement différent de *d+y* parle, peut-être, de la nature spécifique, c.-à-d. d'une articulation différente de la dentale sonore *d* en grec mycénien, ce qui se confirmerait d'une part par l'existence de la série spéciale des syllabogrammes *da*, *de*, *di*, *do*, *du*, tandis que chez les autres occlusives on notait par la même série les sourdes, les aspirées et les sonores, et de l'autre, par l'hésitation et la confusion de la sonore *d* avec *l* ou par la transition de *d* en (*d*)*z* dans quelques parlars du grec postérieur.

6° Les syllabogrammes *za*, *ze*, *zo* ne servaient pas seulement à noter *gy*, *dy*, *y-* et des palatales «secondaires» (vélares et labiovélares palatalisées) en grec mycénien mais aussi à rendre la palatale «primaire» *ky* (et *khy*): outre *za-we-te* = *kyawetes*, σάφετες, σᾶτες, σῆτες, τῆτες et *ka-zo-e* = *kakyohe*, κακίοές, κακίονες, peut-être aussi *-ta-ra-za-po-ro* = *thalakhyaporos*, θαλασσαπόρος, et selon toute apparence, *zo-wa* = *kyowa*, σοφά, σοή, et *e-pi-zo-ta* = *epikyota*, ἐπίσσωτα, c.-à-d. ἐπί(σ)σωτρα.

7° La distinction des anciens groupes consonantiques *-t(h)y-* et *-k(h)y-* en pamphylien, le premier étant noté par *σ* dans *δσα* et *τιμαωεσα* provenant de **yotya* (ou **ontya*) et de **timawentya* resp. **q^w(e)i-ma-went-ya* et l'autre par un signe alphabétique spécial *Ψ* (dans *ωααΨα*), ce qui est caractéristique et d'une

importance particulière, étant donné que le pamphylien, ainsi que le cypriot et l'arcadien, est un successeur et pour ainsi dire un héritier légitime du grec mycénien; l'accord des données de cette particularité phonétique, resp. orthographique, dans les deux dialectes, l'achéen de l'époque mycénienne et le pamphylien, ainsi que l'existence d'un caractère spécial Ψ pour la notation du groupe consonantique *ky* en pamphylien, justement dans le mot en question ῥάνασσα , ne représentent pas une simple coïncidence, mais, selon toute apparence, une survivance du grec mycénien; ce pourrait donc être une sorte de preuve pour la thèse que *wa-na-so-i* n'aurait rien à faire avec le thème **wanak(t)-* de ἄναξ et ἄνασσα et, d'autre part, que les palatales dites «primaires» ainsi que les «secondaires», c.-à-d. les anciennes *ky* et *khy*, auraient eu en grec mycénien une valeur phonétique tout à fait différente du groupe *ty* et *thy*: qu'elles auraient toujours été des palatales et non pas des affriquées ni des sifflantes (fortes).

* * *

La conclusion de G. R. Hart²⁴ et d'autres mycénologues et linguistes que les syllabogrammes de la série *s-* (*sa, se, si, so, su*) en linéaire B avaient en grec mycénien deux valeurs: outre la valeur d'une sifflante (*s*) encore celle d'une affriquée sourde (*ts* ou *tš*) ne peut être prouvée par aucun argument sûr, étant donné que les syllabes *-so-* et *-se-* de *wa-na-so-i* et *wa-na-se-wi-ja, -jo* ne proviennent pas de *ky-o/e*, l'identification des mots cités du thème **wanak(t)-y-* n'étant pas exacte. Au contraire, sa conclusion que les syllabogrammes de la série *z-* (*za, ze, zo*) désignent les palatales mycéniennes *k'* (*ky*) et *g'* (*gy*), comme L. R. Palmer l'avait établi il y a quinze ans, peut-être acceptée sans réserve.

²⁴ *Op. cit.*, pp. 133 s.